Au fur et à mesure que l'à-propos s'en présentait, nos évêques enrayaient ces manifestations peu édifiantes, qu'il ne faut pas confondre avec la Saint-Jean-Baptiste. Mgr. Signai, intronisé en 1833, y porta la dernière main—ce qui donne quatre-vingts ans de travail de réforme et d'épuration de la part de l'épiscopat dans cette branche de la morale publique. Ainsi, adieu les grandes gogailles, les voisinages par bandes où des paroisses entières s'invitaient, se festoyaient et se donnaient "du bon temps" assez répréhensible—un branle-bas général où toute "la côte" était en l'air.

Nous avions de plus la Saint-Louis que la noblesse et la classe bourgeoise devaient chômer du temps des Français, mais je n'en ai rencontré nulle trace. La supposition en est plus certaine que douteuse. Quant au peuple, sa fête "nationale" restait la Saint-Jean-Baptiste, bien qu'elle n'eut pas encore été "nationalisée" par Duvernay.

Notons que, dans le comté de Terrebonne, il y a cent ans, et jusque vers 1860, la date de la Saint-Louis donnait lieu à une importante foire aux chevaux. C'était l'occasion d'une série de fêtes qui duraient trois ou quatre jours.

Un fait assez curieux, c'est que, vers 1825, quelques citoyens de Québec conçurent le projet de créer une fête nationale et d'adopter dans ce but le 15 août—la Saint-Louis tout bonnement, mais l'organisation ne s'étendit pas en dehors d'un certain milieu appartenant à la classe commerciale et parmi ceux qui étaient ouvertement hostiles au régime politique du temps. On cite, cependant, la participation des entrepreneurs et des ouvriers du faubourg Saint-Roch, qui entrèrent dans le cercle en bon nombre. Après 1834 on n'en voit plus rien.

N'est-ce pas vers 1820 que se forma, à Québec, une sorte de "club" bonapartiste dont l'existence fut de courte durée?

IV.

Monsieur de Gaspé a consacré la majeure partie d'un chapitre des *Anciens Canadiens* à nous parler de la Saint-Jean-Baptiste au XVIII^e siècle, dans les paroisses du bas du fleuve, et il revient sur ce sujet dans ses *Mémoires*.

"La fête, "dit-il," ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non-seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. . . . Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers qu'on recouvrait de branches d'épinettes, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. . . . Le seigneur offrait le pain bénit. . . . Ce n'était pas petite besogne que la confec-